

Mort d'un moine à Bangkok

Dans la nuit du 9 au 10 décembre 1968, certains participants de la conférence intermonastique alors en cours à Bangkok dormirent peu : sur le toit de leur bungalow, des chats thaïlandais se livraient à une folle sarabande. Chaque paroxysme de miaulements était suivi d'un rire tonitruant provenant de l'une des chambres.

Le matin venu, le complice rieur des félins orientaux décida de se rafraîchir en allant nager dans un étang tout proche. En chemin, il rencontra ses voisins et leur demanda malicieusement s'ils avaient passé une bonne nuit.

Les affaires sérieuses débutaient à neuf heures. Notre homme était à son poste. Il écouta sagement l'archevêque Jean Jadot transmettre à l'assemblée la bénédiction apostolique du pape Paul VI, accompagnée de ses chaleureux encouragements pour le succès de la conférence. A dix heures quarante-cinq, il se leva afin de prononcer sa communication au titre surprenant : « Marxisme et perspectives monastiques. » Des caméras de télévision vinrent

alors se braquer sur lui. Quelque peu mal à l'aise car il était moine et avait, imprudemment sans doute, promis à son abbé de ne pas se prêter aux exigences des médias, il prit enfin la parole, à la satisfaction générale.

Bien que contemplatif, cloîtré depuis vingt-sept ans dans une abbaye trappiste des États-Unis, au cœur du Kentucky, il était célèbre, très célèbre. Il avait publié plus de cinquante ouvrages et son autobiographie, intitulée en français *La Nuit privée d'étoiles*, avait transformé l'existence de milliers de lecteurs.

Longtemps, il avait désiré pouvoir se rendre ici, en Orient. Les semaines précédentes, il avait rencontré le Dalai-Lama et communiqué spirituellement avec plusieurs maîtres bouddhistes. L'un d'eux, Chogyé Thiccen Rimpoché, lui avait dédié un poème :

*Le cœur plein d'une joie profonde
 Cette abeille transmet tous ses vœux
 à cet être magnifique
 vénéré de tout l'Occident.*

Le 2 décembre, au sanctuaire de Polonnaruwa (Sri Lanka), contemplant les immenses Bouddhas taillés dans la pierre, il lui avait semblé toucher au terme de sa quête : « *Ces grands sourires... gigantesques et cependant subtils... Tout est vacuité et tout est compassion... J'ai vu ce qu'obscurément, je recherchais.* »

Et à présent, il se tenait devant ses frères, moines de différentes traditions, Occidentaux et Orientaux, lisant le discours qu'il avait préparé et jetant de temps à autre un coup d'œil nerveux en direction des caméras. Il parvenait maintenant à la fin de son exposé et conclut en ces termes : « *La conjugaison des techniques naturelles, des grâces et des autres choses manifestées en Asie avec la liberté chrétienne de l'Évangile devrait enfin tous nous conduire à cette pleine et transcendante liberté qui réside au-delà des différences culturelles, des apparences, et de tout ce qui n'est que du domaine de la surface. Ce sera donc mon mot de la fin. Je crois que toutes les questions relatives aux conférences de la matinée sont prévues pour la table ronde de ce soir. Je vais donc disparaître.* »

Il disparut effectivement. Vers quatre heures de l'après-midi, n'obtenant aucune réponse à leurs appels insistants, quatre moines forcèrent la porte de sa chambre et le découvrirent à terre, foudroyé par un choc électrique après avoir touché un ventilateur défectueux. L'accident s'était produit aux alentours de trois heures. Vingt-sept années auparavant, jour pour jour, il entra à la Trappe de Gethsemani; en ce jour anniversaire du 10 décembre 1968, Thomas Merton abordait une autre phase décisive de sa vie religieuse. Le 31 janvier, il aurait eu cinquante-quatre ans. Les moines le veillèrent toute la nuit et le lendemain matin, à dix heures, les nombreux abbés présents concélébrèrent la messe des morts.